

En classe, la dictée n'a pas dit son dernier mot

Dossier réalisé par Bosco d'Otreppe

Histoire

Au Stade de France. Depuis que son nom est apparu en 1740 dans le dictionnaire de l'Académie française, la dictée a creusé son trou un peu partout : des salles de classe aux salons du Stade de France où, en mars dernier, l'écrivain Rachid Santaki a organisé la plus grande dictée du monde en rassemblant 1473 personnes.

A la cour. Sans doute la dictée la plus célèbre de l'histoire reste celle de Mérimée. Lue en 1847 pour divertir la cour, Napoléon III y aurait fait 75 fautes, l'impératrice Eugénie 62, et Alexandre Dumas fils 24. *"Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier"*, sont ses premiers mots.

■ En France, une dictée quotidienne sera imposée pour améliorer la maîtrise de la langue des élèves.

■ Les jeunes Belges suivront-ils le même chemin ?

■ Cela dépendra des écoles, où la dictée se pratique toujours, en fonction des souhaits de l'enseignant

Il est de ces jours qui font frémir tout un système scolaire. Le 5 décembre 2017 fut l'un d'eux. Ce jour-là, l'enquête internationale Pirls – qui évalue les compétences en lecture et en compréhension de l'écrit des élèves à travers le monde – rendait des bulletins très médiocres aux élèves de France et, plus encore, à ceux de Belgique francophone.

En poste depuis quelques mois à peine, le ministre de l'Éducation nationale français, Jean-Michel Blanquer, s'emparait alors du micro pour avancer notamment, au rang des solutions, la réintroduction, dans toutes les classes du primaire et du collège, d'une dictée quotidienne de 10 à 15 minutes. L'annonce faisait mouche. Elle fut confirmée par une circulaire en avril dernier.

Et en Belgique ? Soucieuse de ne pas bousculer le Pacte d'excellence qui s'élabore progressivement avec de nombreux acteurs de l'enseignement, la ministre de l'Éducation Marie-Martine Schyns (CDH) fut plus prudente dans l'immédiat. Quoi qu'il en soit, alors que l'enseignement francophone belge partage de nombreux défis avec son voisin français, il n'a pas pour culture d'adopter

des prescrits aussi précis. La dictée y a-t-elle dès lors un avenir ?

Un exercice trop "passif"

"Les dictées classiques et préparées par les élèves, dans les classes de Belgique, on en fait encore, répond Didier Nyssen, inspecteur de français, et président du groupe de travail qui prépare les épreuves externes en la matière. Elles ne sont donc pas interdites par l'inspection. Mais c'est vrai que sous leur forme classique, elles ne sont pas non plus privilégiées, car nous constatons qu'elles ne sont pas le meilleur outil pour améliorer la maîtrise de l'orthographe. Elles permettent d'instaurer le savoir, mais non d'assurer son transfert à d'autres exercices d'écriture."

Présidente de l'Association belge des professeurs de français (l'ABPF), Christiane Buisseret est encore plus catégorique. *"Pour nous, la dictée est un exercice vraiment trop rétrograde, s'exclame-t-elle sans hésiter. C'est un exercice qui favorise la compétition, qui est stressant, astreignant et qui éloigne de la classe l'atmosphère sereine pourtant indispensable aux apprentissages. En plus, c'est un exercice artificiel qui ne se pratique pas dans la vraie vie, et qui dégoûte les élèves de l'écriture. Laissons-la à*

ceux qui aiment les concours. En classe, la dictée traditionnelle ne sert à rien."

D'un point de vue strictement pédagogique, "les dictées constituent des situations passives d'écriture", résume de son côté Benoît Wautelet qui enseigne la méthodologie de la

langue française à la Haute Ecole Louvain en Hainaut (Helha). "L'enfant doit écrire ce qu'on lui dicte de quelqu'un qui a écrit, pensé à sa place. Il s'agit là plus d'une situation de savoir-écouter et de mémorisation visuelle que d'un véritable travail complexe d'écriture. En outre, la dictée ne travaille aucunement l'imagination ni le vocabulaire."

La charge est lourde. De quoi définitivement bouter les dictées hors des classes ? Ce n'est pas sûr.

Des dictées plus interactives

"Ce qu'il est plus intéressant de proposer aux élèves, continue Didier Nyssen en se plaçant sur la même ligne que le cabinet de la ministre, ce sont des dictées dites négociées. Des dictées qui pointent des aspects grammaticaux ou orthographiques spécifiques, et lors desquelles l'élève n'est pas seul devant sa copie. Il peut, pour éclairer ses doutes, plonger dans une grammaire, dans un dictionnaire, ou formuler ses questions à son voisin. Cela motive davantage les élèves, cela engendre plus de réflexions, et il est moins

poussé à se dire 'J'écris cela et puis on verra bien'. De surcroît, c'est en multipliant les exercices d'écriture, sans que cela passe systématiquement par une dictée, que l'on améliorera l'orthographe défaillante des élèves belges."

Ici aussi, Christiane Buisseret et Benoît Wautelet partagent, chacun de leur côté, les grandes lignes de Didier Nyssen. "La meilleure dictée est celle que les élèves se font à eux-mêmes en rédigeant des textes personnels", explique la présidente de l'ABPF.

Le terrain la maintient

Sur le terrain, le regard porté sur la dictée, est loin d'être aussi sévère. Et si la tendance n'est pas quantifiable, on peut avancer que de nombreux profs (surtout dans le primaire) utilisent encore la dictée. Ici aussi cependant, les exercices sont variés et s'insèrent dans une approche pédagogique plus large. Le terrain belge rejoint en ce sens les arguments de Jean-Michel Blanquer qui promeut la dictée sous différentes formes, aux côtés d'exercices quotidiens d'écriture, de conjugaison et de grammaire. La dictée, argumentait-il en mars dernier, permet "quelle que soit sa forme, de s'approprier la langue, d'en comprendre la structure, d'en assimiler le vocabulaire".

Si elle n'est pas promue par les "prescripteurs" avec autant d'enthousiasme qu'en France, la dictée n'a donc pas disparu des salles de classe en Belgique francophone.

Sur le terrain,
le regard porté
sur la dictée,
est loin d'être
aussi sévère.

“Un exercice utile pour le vocabulaire et la grammaire”

Témoignages

Mélodie Moureau, en deuxième primaire, et Emmanuelle Lepage, en sixième, enseignent toutes deux au collège du Biéreau à Louvain-la-Neuve. Chaque semaine, elles pratiquent la dictée dans leur classe.

“Le lundi, explique Mélodie Moureau, nous travaillons avec les élèves un ensemble de mots qui font entendre le même son. Le son ‘O’ par exemple. On écrit une quinzaine de ces mots

au tableau, les élèves les recopient et soulignent les difficultés. Le mardi, on réalise des exercices variés qui permettent de travailler le sens et l’orthographe. Le jeudi, ils retravaillent à nouveau ces mots, et on les dicte le vendredi. Ce sont donc des dictées préparées. Et dès janvier, je dicte en plus une ou deux phrases qui reprennent des mots étudiés depuis le début de l’année. Ces exercices offrent aux élè-

ves d’élargir leur lexique et de parfaire leur orthographe. On remarque, dès la deuxième primaire, qu’ils ont des lacunes en la matière.”

Emmanuelle Lepage tient le même argumentaire. “Depuis des années, nous réalisons deux dictées par semaine, explique-t-elle. La première est préparée. On aborde les difficultés spécifiques de la dictée et on réalise des exercices complémentaires à partir d’elle. On essaye d’être ludiques, d’aider et d’encourager ceux qui ont des difficultés. La

“On essaye d’être ludiques, d’aider et d’encourager ceux qui ont des difficultés spécifiques.”

Emmanuelle Lepage
Institutrice de 6^e primaire.

deuxième est très courte, issue d’un article d’actualité. Elle n’est pas préparée, mais les élèves peuvent utiliser tous les dictionnaires ou grammaires qu’ils souhaitent.”

Les deux enseignantes, fortes de leur expérience, en sont convaincues. Pour faire face aux difficultés en vocabulaire, grammaire et orthographe, les dictées sont des exercices vertueux.

La dictée, ce champ de bataille idéologique

Avec le “par cœur” ou les méthodes syllabiques et globales, la dictée fait partie du club très fermé des débats éducatifs à haut potentiel polémique. Et pour cause: la dictée (sans que cela soit toujours le cas par ceux qui la promeuvent ou la bannissent) trace une ligne entre deux visions de l'école.

En la matière, la dictée n'est pas de saison. L'image qu'elle renvoie – la soumission “*passive*” des élèves à une norme – ne correspond pas à la pédagogie du moment. Pour simplifier, l'heure n'est ni à la mise en avant de modèles, ni à l'amoncellement de règles (orthographiques notamment) qui sont vus comme risquant de restreindre le jaillissement libre de la parole, et de marquer une appartenance sociale.

Le chemin de l'héritier

Il est évident que l'école apprend encore à lire, écrire et compter. Mais aujourd'hui, ces apprentissages sont jugés plus efficaces si l'élève, placé au cœur des attentions, tient un rôle actif dans la

construction de son savoir. La dictée traditionnelle, qui place au contraire les règles, un auteur et le prof au centre du dispositif, ne correspond pas à ce modèle.

Ceux qui promeuvent la dictée ne partagent évidemment pas cette vision. “*Il n'y a rien de plus intelligent, de plus formateur, de plus distrayant que la dictée. Notamment sous la forme de*

recopiage solitaire d'un grand écrivain. Retranscrire lentement, patiemment, méditativement une page de Chateaubriand, de Nerval, de Colette, c'est s'en approprier les tournures, le lexique, les mots et les choses”, écrivait en mars l'éditorialiste Jacques Julliard.

Ces lignes sont éloquentes. Le modèle à suivre,

l'orthographe ou la culture ne sont plus ici vus comme des carcans, ni même comme des accessoires qui décoreraient ce qui est dit. Ils sont promus comme le lieu même de la formation d'une pensée personnelle. Quant au “recopiage”, il devient chemin pour devenir soi.

Dans les deux visions, l'autonomie est la finalité, mais les routes empruntées ne sont pas exactement les mêmes.

Dans les deux visions, l'autonomie est la finalité, mais les routes ne sont pas les mêmes.